



Le soleil se levait, éclairant de sa pâle lueur l'autoroute morne et sombre. Je venais enfin de passer Lyon... Plus que quelques heures et je serais à destination ! Je recommençai bêtement à pleurer en écoutant le CD de Zazie sur l'autoradio : «...En guise d'amour nous voilà côte à côte, si proches et si distants l'un de l'autre. Je vis, tu vis sans joie, sans cri. J'assiste à notre lente agonie...» C'était toute mon histoire en quelques mots... Une histoire dont je ne voulais plus et qui m'avait poussée en pleine nuit à me sauver comme une voleuse.

Jamais auparavant je ne me serais cru capable de réagir de cette façon ! A trente sept ans j'étais sensée être une femme mûre et réfléchie, pas une gamine sentimentale et impulsive ! Mais mon quotidien était devenu si étouffant, si irrespirable, que j'avais décidé, sur un coup de tête de faire un break.

Depuis quelques années ma vie s'enlisait inexorablement dans une monotonie affligeante. Quand j'avais épousé Marc, je savais pertinemment que tout ne serait pas rose tous les jours. Mais à l'époque j'étais suffisamment amoureuse pour penser pouvoir venir à bout de toutes les difficultés. Marc était cuisinier dans un grand restaurant et adorait son métier. Un métier plein de contraintes : des horaires de travail à rallonge, les week-ends travaillés, et j'en passe et des meilleurs... Après dix sept ans de vie commune, dont treize ans de mariage, je m'étais plutôt bien habituée à la situation ! Mon travail et mes deux enfants, Emeline et Nicolas, m'occupaient à plein temps. Marc s'acquittait parfaitement de son rôle de père pendant ses rares moments de temps libre. Je n'étais pas consciente au début qu'il négligeait son rôle d'époux et je me contentais de ce qu'il voulait bien me donner.

Deux ans plus tôt ma petite vie bien ordonnée avait pris un tournant radical : Marc, passionné par son métier avait décidé de créer sa propre affaire. Il avait racheté un petit restaurant et s'investissait totalement dans son projet. En quelques mois, il avait déjà fidélisé bon nombre de clients et l'avenir semblait prometteur. J'étais très fière de lui. Il avait enfin réalisé son rêve, en travaillant dur, en y mettant son cœur et ses tripes. A quarante ans, c'était un homme épanoui : il réussissait professionnellement, ses deux enfants l'adoraient et sa petite femme le soutenait avec amour. Il me sollicitait effectivement très régulièrement pour lui donner un coup de main au restaurant, ce que je faisais volontiers au début. Mais la situation s'était peu à peu dégradée. Entre mon boulot d'assistante marketing, la popote, le ménage, et mes dimanches passés à faire la serveuse, j'étouffais littéralement ! Je n'avais plus de temps pour moi, je donnais tout à ma famille et à mon mari, et force était de constater que plus Marc s'épanouissait, plus je m'asphyxiais. S'il avait su être présent et m'écouter, peut-être les choses auraient-elles été différentes. Mais son travail l'accaparait tellement que nos relations sentimentales et sexuelles étaient devenues quasi inexistantes. Les rares fois où j'avais essayé de soulever le problème, il s'était aussitôt défendu, arguant que s'il s'investissait autant dans son travail c'était pour moi et les enfants et patati et patata... Il me rendait folle quand il disait ça ! Je me foutais éperdument qu'il gagne de plus en plus d'argent, qu'il me promette un avenir tout rose financièrement : Je ne voulais pas devenir millionnaire ! Ce que je voulais c'était avoir mon mari à la maison, une petite vie tranquille et m'épanouir sentimentalement ! Chose qui le dépassait complètement...

J'étais à bout. Je ne vivais plus. Les vacances d'avril venaient de commencer et les enfants étaient partis pour quinze jours chez leur grand-mère en Bretagne. Sur un coup de tête je décidai de tout plaquer. Le lundi, je demandai deux semaines de congés à mon patron et aussitôt rentrée du bureau je préparai mes valises. Je passai un petit coup de fil à mon oncle pour lui demander l'autorisation de séjourner dans notre vieille maison familiale de la Drôme.

Je quittai le domicile conjugal en banlieue parisienne, vers onze heures du soir. Je laissai un mot à Marc qui ne devait pas rentrer avant une heure du matin, sans lui dire où je me rendais.

J'avais pleuré au volant pendant presque deux heures. Puis, les kilomètres aidant, je m'étais peu à peu calmée, me persuadant que quinze jours de solitude dans la maison de vacances de mon enfance m'aideraient enfin à mettre mes idées au clair. Mais voilà, il avait suffi de la «Dolce Vita» de Zazie pour déclencher une nouvelle crise de larmes. En désespoir de cause, je décidai de m'arrêter à la prochaine aire de repos pour prendre un bon petit déjeuner. Je repartis aussitôt sans avoir eu le courage d'allumer mon téléphone portable.

Peu après neuf heures, je quittai l'autoroute à Montélimar. J'étais presque arrivée ! A dix heures j'étais à Nyons, le soleil brillait et la ville me souriait. Soudain ravie, J'entamai avec enthousiasme les vingt six kilomètres qui me séparaient de Rémuzat. Arrivée aux Gorges de Saint-May, mon entrain redoubla. J'en aurai presque pleuré de joie ! MES gorges ! Je croyais encore entendre ma mère quand nous avons pour la première fois pénétré dans le décor rocailleux : «Je n'en crois pas mes yeux ! C'est tellement magnifique !». Et ça l'était ! Et plus encore aujourd'hui : Il y avait bien quinze ans que je n'avais par revu mon coin de paradis !

Une dernière courbe et j'arrivai enfin au village. Je décidai de ne pas me garer sur la place et de rejoindre la vieille demeure à travers les ruelles étroites. Vingt minutes plus tard j'avais déchargé mes bagages et je garais la voiture sur la petite place de l'école à l'entrée du village.

Je remis rapidement l'eau et l'électricité en route et commençai l'indispensable nettoyage de printemps. Après une heure trente à jouer les soubrettes, j'ingurgitai goulûment les quelques provisions que j'avais emmenées et je m'écroulai de sommeil sur le lit, malgré le peu de confort du matelas.

Je me réveillai vers deux heures, fraîche et dispose et décidai d'aller faire quelques courses à la supérette. Les clientes présentes me dévisageaient avec curiosité. Il était rare de voir des touristes à cette époque de l'année.

Une fois les courses rangées, je fis un petit tour dans le village et poussai jusqu'au cimetière en surplomb de Rémuzat : la vue était magnifique et je respirai avec bonheur l'air de la Drôme provençale. Le rocher du Caire, barrière rocheuse de plus d'un kilomètre de long, allongeait déjà son ombre sur le village. Dans le ciel bleu azur on apercevait quelques vautours qui tournoyaient avant de rejoindre leurs nids au sommet de la paroi. J'étais aux anges ! A peine quelques heures, et déjà mon petit coin de paradis agissait sur mon moral !

Le soir, je décidai de faire un tour au café sur la grande place. L'air était doux pour la saison et quelques clients occupaient les tables à l'extérieur. Après un thé à la menthe, je rentrai par les petites ruelles. Rien n'avait changé : les odeurs, le dédale des rues... Tout me ramenait à mon enfance... Je ne m'étais pas sentit aussi bien depuis si longtemps ! Ravie, je m'endormis en prenant la décision de faire une grande ballade jusqu'au Mont Rond dès le lendemain.

Je m'octroyai une grâce matinée bien méritée et j'émergeai, fraîche et dispose, vers 10 h 30. Après un rapide déjeuner, je partis à l'assaut du Mont Rond vers 13 h 00. Le temps était couvert et l'air plutôt frais. Le sentier ondulait le long de la montagne et surplombait le ravin qui abritait tout au fond le petit ruisseau chantant du Rif. Après une heure de marche je m'arrêtai au «Saut-du-Loup». Je restai plus d'une heure à paresser sur une roche plate dans le creux du ravin, là où la rivière faisait un saut et s'écoulait joyeusement en un mince filet pour

former une petite mare. Je repartis tranquillement et un peu avant 17 h 00 j'atteignis le sommet d'où je pouvais enfin admirer la vue, perchée à plus de mille mètres d'altitude. Le ciel était toujours gris et de lourds nuages s'amoncelaient ne présageant rien de bon. Je fis rapidement le tour du plateau. A l'approche de la bergerie les premières gouttes commencèrent à tomber. Au passage, je remarquai que la vieille bâtisse avait été refaite à neuf et qu'une citerne de gaz et un réservoir d'eau se dressaient sur le côté du bâtiment. Je rejoignis rapidement le sentier et commençai à dévaler la pente caillouteuse. En arrivant au Saut-du-Loup j'étais trempée jusqu'aux os. Le rideau d'eau m'aveuglait et ralentissait ma progression. Je glissai à plusieurs reprises et me tordis la cheville.

Désespérée, je me plaquai contre la paroi rocheuse quand soudain je fus éblouie par la violente lueur de deux phares de voiture. La jeep pila au dernier moment et s'arrêta à quelques centimètres de moi. Tétanisée par la peur et complètement gelée par l'eau glacée, j'étais incapable de bouger. J'entendis la portière claquer et une haute silhouette se pencha sur moi. Une voix grave jura en anglais et deux bras me saisirent. Une minute plus tard j'étais installée sur le siège du passager et le conducteur redémarrait son véhicule.

Hébétée, je le fixai sans décrocher un mot.

- Bon sang ! Qu'est-ce que vous foutez en pleine montagne par ce temps ? demanda-t-il avec un fort accent anglais.

Encore sous le coup de l'émotion je me mis bêtement à bredouiller.

- Je... Je me suis laissée surprendre par l'orage...

- Est-ce que vous vous rendez compte que j'aurai pu vous tuer ?!

Incapable de répondre, je me mis à sangloter. C'était le bouquet ! Je devais vraiment avoir l'air d'une cruche ! Une cruche dans toute sa splendeur !

Il jura de nouveau en anglais.

- Je loge à la bergerie un peu plus haut... Vous pourrez y dormir cette nuit. Vous rejoindrez le village demain matin quand l'orage sera passé, dit-il d'une voix bougonne.

La voiture rejoignit la bergerie en quelques minutes. Il sortit sans un mot et vint m'ouvrir la portière en me faisant signe de le suivre. Dégoulinante de la tête aux pieds, je pénétraï dans la maison en claquant des dents.

La pièce était immense ! La pauvre bergerie avait été transformée en une élégante demeure confortablement meublée. La grande pièce était composée d'une cuisine aménagée et d'un salon - salle à manger. Une cheminée s'adossait au mur de droite et une porte-fenêtre donnait accès à un petit balcon qui surplombait le sentier.

- Il faut vous changer, vous allez prendre froid.

Il m'entraîna aussitôt au premier étage pour m'indiquer la salle de bain.

- Vous pouvez utiliser toute l'eau que vous voulez, dit-il en me tendant une serviette éponge. Avec ce qui vient de tomber le réservoir doit être plein.

Je bredouillai un vague merci et m'enfermai à double tour dans la salle de bain. Je n'aurai pas pu me sentir plus mal à l'aise ! J'étais coincée chez un inconnu au milieu de nulle part et personne ne savait où je me trouvais ! Je repensai subitement à Marc et je réalisai que je n'avais même pas pris la peine de lui téléphoner... En fait, je n'en avais tout simplement pas eu le courage et à présent j'en venais à regretter ma petite escapade... Ce type avait l'air aussi triste qu'un croque mort et je ne connaissais même pas son nom.

J'ôtai mes vêtements archi-trempés et je les accrochai au sèche-linge au dessus de la baignoire. Je pris une rapide douche, bien chaude, qui me fit le plus grand bien. Je m'essuyai consciencieusement et me décidai finalement à emprunter le peignoir de coton blanc qui était accroché à la patère murale. Je jetai un coup d'œil à l'image que me renvoyait le miroir. Des yeux verts, un petit nez en trompette, une bouche bien remplie, le tout dans un visage ovale encore jeune pour mon âge et encadré d'une chevelure blond cendrée humide et ébouriffée. Je grognai et mis finalement la main sur une brosse pour remettre un peu d'ordre dans ma coiffure.

Hyper mal à l'aise je descendis rejoindre mon hôte au salon, nus pieds (je ne pouvais tout de même pas remettre mes baskets détrempées) et complètement nue dans le peignoir que j'avais emprunté et qui, heureusement, m'arrivait presque aux chevilles étant donnée ma petite taille.

Il était assis dans un fauteuil devant la cheminée et sirotait un verre. Je toussai maladroitement pour attirer son attention. Il se leva et vint à ma rencontre en me dévisageant d'un air insistant. Je n'avais pas remarqué qu'il était aussi grand. La quarantaine, brun, les yeux noirs, la mâchoire carrée, le teint mat, il ne ressemblait pas à un anglais... Il en avait pourtant l'accent...

J'esquissai un petit sourire.

- Je... Je vous ai emprunté ce peignoir... J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?  
Il secoua la tête.

- Il vous va bien mieux qu'à moi, dit-il en me détaillant de la tête aux pieds.

Là, il se foutait carrément de ma gueule ! J'étais totalement ridicule dans ce peignoir trois fois trop grand pour moi ! Je me forçai malgré tout à lui faire un sourire poli. Il me fit signe de m'installer devant la cheminée dans le fauteuil qui lui faisait face et me tendit un verre d'alcool. Du Whisky... Je grimaçai en avalant la première gorgée.

- Buvez ! Ca vous fera le plus grand bien après toutes ces émotions.

Je me forçai à avaler plusieurs gorgées en silence, avec pour seul bruit de fond la pluie qui tombait dehors et le crépitement du feu dans la cheminée. J'étais de plus en plus mal à l'aise et il ne cessait de me dévisager avec insistance, sans un mot.

Hormis ce côté taciturne, il était plutôt séduisant. En fait, il était tout à fait le genre de mec à me faire fantasmer !... Bon sang ! Voilà que je délirais ! Sans doute ce fichu whisky... Je n'avais pas l'habitude de boire.

- La bergerie n'était pas habitée avant... Il y a longtemps que vous vivez ici ? aventurai-je un peu au hasard.

- Le propriétaire me loue les lieux depuis deux ans... J'y ai fait quelques aménagements...

- ...Ce n'est pas trop dur pendant la saison froide ?
  - Je ne vis ici que la moitié de l'année... J'y trouve la solitude nécessaire à mon travail.
  - Ah...
  - ...Je suis écrivain...
  - Oh... Je suis désolée de perturber votre retraite...
- Il sourit pour la première fois depuis notre rencontre.
- Vous n'y êtes pour rien... Ce n'est pas vous qui êtes responsable de cet orage !... Vous avez faim ?
- A mon tour je lui renvoyai un grand sourire.
- Une faim de loup !
  - Steak - haricots verts, ça vous convient ?
  - Ca me convient parfaitement !

Je lui proposai mon aide pendant qu'il faisait cuire la viande et revenir les légumes. Il m'indiqua le placard où était rangée la vaisselle et je dressai les couverts sur la petite table de la salle à manger. Finalement, il avait l'air plutôt sympa ce type.

J'entamai le repas de bon appétit, le tout arrosé d'un excellent Bordeaux. Le vin aidant, il en vint à me parler un peu de lui. Il était anglais et était tombé amoureux de la région une vingtaine d'années auparavant. Il avait fini par s'installer ici deux ans plus tôt pour écrire des romans qui apparemment se vendaient plutôt bien.

- Et vous ? me demanda-t-il. Que faisiez-vous par ce temps en pleine montagne à six heures du soir ?
- Oh... Vous savez, le «Saut-du-Loup», le Mont Rond... C'est un peu mon petit jardin secret... Une sorte de thérapie... Je suis arrivée hier au village et il fallait absolument que...
- ...que vous grimpez au sommet ? termina-t-il à ma place.
- Oui...
- Je comprends. Rémuzat et la montagne c'est aussi mon petit coin de paradis à moi...

Je hochai la tête, tout à coup émue de partager les mêmes sentiments avec un inconnu. Marc, lui, n'avait jamais compris mon attachement à mon petit village.

- Qu'est-ce que vous étiez en train de fuir en venant ici ? me demanda-t-il soudain.
- Je rougis violemment sous le coup de l'émotion. A croire qu'il arrivait à lire dans les pensées !
- ...Ma vie familiale ne va pas fort en ce moment... J'ai deux enfants adorables... et un mari qui travaille trop ! ...J'approche de la quarantaine et j'ai l'impression d'avoir raté ma vie... Vous voyez : Rien d'extraordinaire ! La crise banale que traversent toutes les femmes de mon âge ! fis-je avec un petit rire nerveux.
- Il se pencha en avant et posa sa main sur la mienne.
- Les douleurs du cœur et de l'âme ne sont jamais banales...
- Je hochai la tête, les larmes aux yeux.
- Racontez-moi... dit-il avec un sourire amical pendant que nous prenions place dans les fauteuils autour de la cheminée.

Je ne sais pas pourquoi je me confiai à cet inconnu. Le dîner trop arrosé ? La magie du lieu ? Son sourire chaleureux après son attitude plutôt froide du début ? Toujours est-il que je lui racontai ma vie et mes états d'âmes par le menu.

Il se leva un instant pour aller chercher une bouteille de cognac et me tendit un verre d'office sans me demander mon avis. Je continuai à lui raconter mes problèmes en buvant le liquide à petites gorgées.

- ...Vous voyez, j'ai l'impression de m'être arrêtée de vivre pour mon mari et mes enfants... J'étouffe littéralement ! Chaque jour, je fais taire mes envies et mes aspirations pour le bonheur des miens et j'en oublie mon propre plaisir ! Résultat : Je risque de devenir une vieille femme aigrie et acariâtre que plus personne ne pourra supporter !

Il me fit un sourire éclatant et leva son verre, les yeux pétillants.

- Je ne vous trouve ni vieille, ni aigrie, dit-il d'une voix grave et amusée.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine et s'emballa. Pourquoi ce type me faisait-il cet effet ? Je réalisai soudain l'inconvenance de ma situation : je discutais de ma vie privée avec un parfait inconnu dans une maison isolée, complètement nue sous le peignoir de bain que je lui avais emprunté ! Je m'empourprai et bafouillai stupidement, consciente du rouge écarlate qui envahissait mon visage. Je détestais ça !

- Je dois vous ennuyer avec toutes mes histoires...

- Pas du tout ! reprit-il avec son sourire ravageur. En fait, c'est une histoire que j'ai également vécue...

- Oh... Et qui étiez-vous dans l'histoire ? Le délaissé ou celui qui délaisse ?

Il me paraissait peu vraisemblable qu'un aussi beau spécimen de la gent masculine soit la victime d'une pauvre créature féminine.

- Il n'y a pas que les hommes qui sacrifient tout à leur carrière... répondit-il amer en me jetant un regard noir.

- Je... Je suis désolée... Je ne voulais pas vous froisser, répondis-je en bredouillant.

Il sourit de nouveau d'un air désabusé et avala une gorgée de cognac. Il avait lui aussi besoin de se confier et il me fit avec pudeur le récit de ses déboires sentimentaux. Il avait divorcé trois ans plus tôt. Sa femme était le numéro deux d'une société d'import-export et briguaient la place du numéro un. Il avait dû s'asseoir sur ses rêves de paternité et las d'attendre, il l'avait finalement quittée après sept années de vie conjugale. Ses romans commençaient à bien se vendre en Angleterre et il avait plaqué son boulot de journaliste pour venir s'installer en France, dans la Drôme, où il trouvait la sérénité nécessaire à son travail.

- ...Une histoire somme toute banale... Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça...

- Si ça peu vous consoler, je ne sais pas non plus pourquoi je vous ai raconté ma vie ! Disons que votre cognac est propice aux confidences !

Il rit franchement, et se pencha pour remplir mon verre. Son regard accrocha le mien et le temps sembla se suspendre un instant. Ma gorge se serra et je me noyai dans la douceur d'encre de ses prunelles. C'était un moment magique, irréel, et aucun de nous deux ne semblait vouloir y mettre fin. Il prit ma main et nous nous levâmes d'un même mouvement, le regard toujours noué. Lentement, il m'attira contre lui. Il était immense. Il me souleva le menton et doucement inclina la tête pour poser ses lèvres sur les miennes. Ce simple baiser me bouleversa totalement et je répondis à son étreinte avec une passion dont jamais je ne me

serai cru capable. Le souffle court, étourdie, je m'accrochai à lui sans comprendre ce qui m'arrivait.

- Je... Je ne connais même pas ton nom, murmurai-je complètement perdue.
- David, dit-il dans un souffle. ...Et toi ?
- ...Mélanie.
- Mélanie, répéta-t-il en posant un baiser dans mon cou.

Sa main glissa dans mon peignoir et caressa ma poitrine. Je me crispai soudain.

- Je... Je n'ai jamais... A part mon mari je n'ai jamais...
- Chut, dit-il en posant un doigt sur ma bouche et en souriant d'un air confiant. ...Tout se passera bien...

Il me souleva de terre et me porta sans efforts jusqu'à la chambre. Il m'allongea sur le lit et m'observa un long moment.

- Tu es sûre ? me demanda-t-il d'une voix rauque.

Pour toute réponse, je dénouai la ceinture du peignoir et lui souris d'un air un peu crispé. Il me contempla, le regard brûlant et se déshabilla avec hâte. Je retins mon souffle en découvrant son grand corps musclé. Quand il pesa enfin sur moi, je l'enlaçai avec impatience et oubliai les bribes de remords qui traversaient encore mon esprit. Ce que je ressentis était au-delà de tout ce que j'avais jamais imaginé : un déferlement de sensations et de passion incontrôlables. Faire l'amour avait toujours été quelque chose de simplement agréable, et il y avait longtemps que j'avais renoncé à éprouver plus que ce que mon mari voulait bien me donner. Eblouie et abandonnée, je me laissai porter par la vague de plaisir qu'il fit naître en moi et pour la première fois de ma vie je hurlai ma jouissance dans le silence de la nuit. Il s'écroula sur moi, le cœur cognant à tout rompre dans sa poitrine. Quand je repris conscience son immense corps pesait toujours sur moi. Il me sentit bouger et glissa sur le côté pour me soulager de son poids. Il tendit la main vers mon visage et essuya une larme qui venait de couler sans que je m'en rende compte.

- Merci... murmurai-je d'une voix presque inaudible.
- Non... Merci à toi...

Il caressa mon visage et sa main se glissa dans mes cheveux. Je fermai les yeux pendant qu'il m'attirait dans le creux de son épaule.

- Dors... murmura-t-il. ... Il est tard...

Je m'endormis presque aussitôt, apaisée, et je sombrai dans un sommeil sans rêve.

Il faisait déjà jour quand je rouvris les yeux. Hébétée, il me fallut un long moment avant de me rappeler où je me trouvais. Tout me revint d'un coup en mémoire : l'orage, le dîner, l'alcool et puis... J'eus l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Le cœur battant, je m'assis dans le lit et j'observai David d'un air incrédule. Il dormait toujours, sa poitrine se soulevant régulièrement au rythme de sa respiration. En quelques secondes je fus assailli par un million de tonnes de remords. Marc, les enfants... Qu'est-ce que j'avais fait ?! Il fallait absolument que je sorte d'ici. Je me glissai hors du lit sans un bruit et je récupérai

mes affaires dans la salle de bain. Dix minutes plus tard je m'enfuyais de la bergerie dans l'air frais du matin, emportant avec moi le souvenir d'une nuit inoubliable et d'un simple prénom.

\*

Il était prêt de 8 h 00 quand David Lowell émergea de son profond sommeil, rêvant encore de la belle inconnue qui avait partagée sa nuit. Instinctivement il tendit le bras pour chercher la chaleur de son corps, mais il ne rencontra que le vide. Il ouvrit les yeux et se demanda un instant s'il n'avait pas rêvé. Non... Il sentait encore le parfum de sa peau, et le peignoir blanc gisait abandonné au pied du lit. Il se leva brusquement et enfila son jean.

- Mélanie ?! appela-t-il.

Seul le silence lui répondit. Il descendit l'escalier et arpenta la salle à manger et la cuisine sans succès. Il remonta à l'étage et poussa la porte de la salle de bain. Ses vêtements n'étaient plus là. Elle lui avait faussé compagnie sans même lui dire au revoir ! Inexplicablement, il se sentit soudain affreusement misérable. Il secoua la tête d'un air triste et allait sortir de la pièce quand son regard tomba sur la petite montre en argent qui était posée sur la tablette. Il s'empara du petit objet et l'observa un moment perplexe. Il avait vécu bien des aventures auparavant, mais jamais il n'avait ressenti une telle magie, une telle fusion... C'était vraiment inconcevable ! Et puis de toute façon elle était partie ! Elle avait sans doute pris peur et s'était enfuie, bourrée de remords... Le destin l'avait mise sur son chemin pour l'en retirer aussitôt... Il grogna. Flûte ! Il devait bien y avoir un sens à tout ceci ! Il sourit soudain et serra la petite montre dans sa paume : s'il en avait une, il n'allait pas laisser passer sa chance.... Après tout elle ne devait pas être bien loin...

\*

J'arrivai au village vers 7 h 30. Je me précipitai dans la douche et j'y restai une bonne demi-heure comme si je cherchais à effacer toute trace de la nuit précédente. Epuisée nerveusement je m'écroulai sur le lit et je dormis jusqu'à 11 h 00. Je finis par me résonner : Je n'allais pas gâcher mes quinze jours de vacances pour un stupide incident de parcours. Je décidai de rester au village, comme si rien ne s'était passé. David ne devait pas descendre souvent de sa montagne et il m'avait sans doute déjà oublié ! Je réalisai soudain, que je m'inquiétais plus d'une éventuelle rencontre avec mon bel inconnu que de ma trahison envers mon mari et mes enfants... Et puis zut ! Au diable mes états d'âmes ! J'étais venu ici bien décidée à en profiter et à vivre pour moi. Et personne, ni mari, ni enfant, ni amant d'un soir, n'allait m'en empêcher ! Après tout j'avais passé une nuit formidable et c'était tout ! Point final. Toute ragaillardie, je sortis faire quelques courses. Je m'arrêtai chez le boulanger pour y prendre une baguette, puis je traversai la grande place pour rejoindre la librairie. Je me plongeai dans la lecture des titres des journaux sur les présentoirs à l'extérieur du magasin quand soudain une main se posa sur mon épaule.

- Salut Cendrillon !

David me faisait face, un sourire éclatant aux lèvres, vêtu d'un jean noir et d'un superbe pull couleur crème. Il était affreusement séduisant ! Je devins cramoisie jusqu'à la racine des cheveux. C'était bien la dernière personne que je m'attendais à trouver là !

- Je te ramène ta chaussure, me dit-il moqueur en me tendant ma montre.



Je ne m'étais même pas rendu compte que je l'avais oubliée ! Incapable de répondre, je saisis la montre gauchement sans même le remercier.

- Je recommence depuis le début, fit-il. Je me présente, David Lowell, écrivain. J'habite à Rémuzat près de la place de l'ancien lavoir et accessoirement dans la montagne...

Je ne pu m'empêcher de sourire. Il était tellement charmant qu'il me faisait oublier tous mes scrupules !

- Mélanie Barreau, répondis-je. Je loge près de l'église pendant mes vacances...

Il sourit, et j'eus l'impression que la terre s'arrêtait de tourner.

- Je t'invite à boire un verre ?

- Va pour un verre, répondis-je en souriant.

Il choisit une table à la terrasse du café et commanda deux américano.

- Je suis désolée David, je ne voulais pas te paraître impolie en te faussant compagnie, mais en ce moment... Ma vie est déjà suffisamment compliquée...

- Je connais ce sentiment, je suis déjà passé par là... Mais crois-moi, les remords ne font que t'enfermer dans la vie que tu tentes désespérément de fuir !

Je hochai la tête émue. Il avait raison. Je savais pertinemment que plus rien n'existait entre moi et Marc mais je m'obstinais à refuser l'évidence pour préserver un semblant de vie familiale...

Pendant que nous dégustions nos verres, les quelques clients de la terrasse et les passants nous observaient avec curiosité.

- Je trouve que nous attirons un peu trop l'attention, fis-je gênée.

- C'est qu'il y a bien longtemps au village qu'on ne m'a vue en aussi charmante compagnie ! Tu es vraiment superbe ! dit-il en détaillant d'un regard appréciateur mon décolleté.

- Superbe ? Tu exagères, répondis-je en riant. A vrai dire je me suis toujours trouvée des plus banales !

Il fronça les sourcils, soudain sérieux.

- Tu es loin d'être banale Mélanie. Je te connais depuis moins de 24 h 00 et pourtant tu occupes déjà toutes mes pensées... dit-il en se penchant vers moi pour enfoncer son regard dans le mien. ...Et si je te disais que depuis que tu es assise en face de moi je ne pense qu'à te faire l'amour ? repris-t-il d'une voix rauque.

- C'est une proposition ? rétorquai-je le cœur battant.

- C'en est une.

J'eus l'impression qu'un brasier embrasait tout mon corps. La respiration haletante, les mains moites, je restai figée un long moment, le regard perdu dans ses prunelles d'encre.

- Allons-y maintenant, répondis-je le souffle court.

Sans un mot, il paya l'addition et se leva. Il m'enlaça la taille d'un geste possessif pendant que nous traversions la place sous le regard des curieux.

Je le suivis comme dans un rêve, consciente de ma folie mais ne pouvant m'y soustraire. L'attirance qui nous poussait inexplicablement l'un vers l'autre semblait annihiler toute autre volonté.

Arrivés devant chez lui, il poussa la porte et s'effaça pour me laisser entrer. Il referma d'un geste brusque et me plaqua aussitôt contre le mur. Nos lèvres se soudèrent avec une impatience dévorante.

- J'ai tellement envie de toi... murmura-t-il fébrile en essayant maladroitement de déboutonner mon jean.

Je vins à son secours et pendant que je me déshabillai il ôta à la hâte ses vêtements. Il m'attira dans ses bras, le souffle court, et encadra mon visage de ses mains.

- Darling... Si tu ne m'arrêtes pas, j'ai bien peur de ne jamais pouvoir te laisser partir...

Je n'avais aucune envie de l'arrêter. J'avais besoin de ses mains sur mon corps, du plaisir qu'il faisait naître en moi, de ses mots tendres et de ses baisers... Je plongeai avec lui dans un tourbillon de passion charnelle.

Je savais que cette relation n'était que folie et que ma vie devrait reprendre son cours normal dans quelques jours. Pourtant quand il me le demanda, j'acceptai de rester. Et je restai le lendemain et le surlendemain... Je ne m'étais jamais sentie aussi vivante et je gouttais chaque instant, chaque plaisir, chaque geste avec bonheur car je savais que le temps nous était compté et que le moment de nous séparer approchait inexorablement.

\*

Les larmes aux yeux, je posai le dernier bagage dans le coffre avant de le refermer. Dans cinq minutes j'aurai quitté mon petit paradis, dans cinq minutes j'aurai quitté David... Les quelques jours que nous avons passés ensemble m'avaient plus apporté qu'en 17 ans de vie commune avec Marc. C'était un rêve... Une véritable fusion charnelle et spirituelle... Mais chaque rêve a une fin et elle était venue... Je me retournai et cherchai son regard les lèvres tremblantes. Il me prit dans ses bras et m'embrassa avec une rage désespérée.

- Je t'ai tant cherché... Ne pars pas, je t'en prie, supplia-t-il.

Je me dégageai de son étreinte en ravalant un sanglot. J'avais mon boulot, mes enfants et un mari qui comptait sur moi... Il savait tout ça...

- Je ne peux pas David... Je ne peux pas les faire souffrir...

- Mais moi tu peux...

- Pardonne-moi mon amour ! dis-je en éclatant en sanglots.

Je claquai la portière et démarrai aussitôt. Je savais que si j'étais restée une seconde de plus j'aurai craqué. Maintenant je devais tout oublier et redémarrer ma petite vie routinière... Je n'avais laissé ni adresse ni téléphone à David. J'avais mis les choses au clair dès le début et il

avait accepté mes conditions avec l'espoir de me faire changer d'avis. Je réalisai à quel point mon attitude devait lui sembler cruelle mais je ne pouvais me résoudre à faire voler en éclats ce que Marc et moi avions mis plus de 15 années à construire.

Je pleurai au retour autant qu'à l'aller. Je m'arrêtai un peu avant Paris pour écouter enfin les messages que l'on m'avait laissé depuis 15 jours. Les 4 premiers étaient de Marc, d'abord inquiet, puis suppliant et pour finir agressif. Suivaient deux messages de ma mère me sommant de lui donner des nouvelles et un de ma sœur me proposant une oreille compatissante si j'avais besoin de me confier.

Je fis les derniers kilomètres l'estomac noué. On était dimanche soir. Les enfants étaient rentrés de vacances et Marc ne travaillait pas. J'ignorais dans quel état d'esprit j'allais le trouver, ni de quelle façon il allait accueillir mon retour.

\*

Un an plus tard.

Le rire d'Emeline et Nicolas qui jouaient dans le jardin résonnait dans toute la maison. Bouleversée, je refermai le livre que je venais de lire pour la troisième fois. Les larmes aux yeux je relus encore une fois le titre : David Lowell – L'inconnue du Saut-du-Loup.

Trois semaines plus tôt, ma sœur m'avait appelé toute excitée : Elle avait mis la main sur un nouveau roman qui venait de paraître en librairie et qui parlait de notre petit village de vacances du temps de notre enfance.

- Ca fait un tabac ! M'avait-elle dit. C'est génial ! Il décrit le village comme si on y était ! Et c'est une histoire magnifique : Un homme et une femme qui se rencontrent par hasard un soir d'orage dans la montagne...

Mon cœur s'était arrêté de battre. Elle n'avait pas besoin de me dire qui était l'auteur de ce roman... Malgré les événements qui avaient suivis mon séjour à Rémuzat, je n'avais jamais repris contact avec lui.

Trois mois après mon retour Marc avait demandé le divorce. La nouvelle m'avait laissée totalement hébétée. Jamais je ne m'étais attendu à ce qu'il me quitte pour vivre seul. Je ne fus pas longue à découvrir que j'avais vu juste. Marc avait choisi de refaire sa vie avec une jeune serveuse qu'il avait engagée peu de temps avant ma petite escapade. Je n'avais rien vu venir et ma petite crise existentielle était venue à point nommé pour lui donner le prétexte nécessaire à une séparation. Je laissai le divorce suivre son cours, sans réaction. Marc me laissait la garde des enfants et la maison, et je lui cédaï sans regret les quelques parts que j'avais dans le restaurant.

Je perdais à la fois l'amour de David et la petite vie sécurisée que j'avais construite avec Marc... J'avais été tentée à plusieurs reprises d'appeler David et parfois même de tout quitter pour aller le retrouver. A chaque fois, je m'étais interdit de faire quoi que ce soit. J'étais partie en toute conscience, le laissant seul et misérable, préférant le faire souffrir lui plutôt que ma famille, plutôt que mon mari ! Mon mari qui avait finalement osé faire le pas que je me refusais à faire ! Comment aurai-je pu revenir vers lui après ça ? Il devait certainement me détester. J'avais peu à peu réalisé à quel point j'aimais cet homme que j'avais si peu connu.

La vie avait suivi son cours, les mois s'enchaînant les uns après les autres. Mon entourage était persuadé que ma mélancolie était l'œuvre de Marc. Mais mon cœur ne saignait que pour un seul homme : Un géant brun à l'accent anglais qui vivait dans la montagne au dessus de Rémuzat...

Aussitôt après le coup de fil de ma sœur, j'avais commandé le livre sur internet. Je l'avais reçu trois jours plus tard et je l'avais dévoré en une seule nuit, vidant toutes les larmes de mon corps.

C'était notre histoire qu'il écrivait : deux écorchés qui se trouvaient par hasard sous un orage en pleine montagne et que la vie séparait à nouveau. Mais son récit finissait bien : Il retrouvait la trace de la belle inconnue et refaisait sa vie avec elle. Une histoire simple et touchante qui aurait pu être la mienne.

Bouleversée, me désespérant de le revoir un jour, mais ne sachant comment m'y prendre, j'avais envoyé à son adresse à Rémuzat la petite montre en argent qu'il m'avait ramené une première fois. Je n'avais écrit aucun mot d'accompagnement, j'avais seulement inscrit mon adresse au feutre rouge sur le dos du paquet. J'avais posté le colis le cœur battant, regrettant aussitôt mon geste.

Il y avait une semaine maintenant, et je n'avais pas eu de nouvelle. Un pincement au cœur je reposai le livre sur la table de nuit au moment où l'on sonnait à la porte. J'entendis les enfants se précipiter du jardin pour ouvrir la porte d'entrée.

- Maman ! cria Nicolas. Il y a un Monsieur qui veut te parler !

Sûrement un représentant quelconque... Je descendis l'escalier en remettant un peu d'ordre dans ma chevelure.

Quand je découvris la haute silhouette qui s'encadrait dans la porte, je cru que mon cœur allait exploser dans ma poitrine. Les larmes aux yeux, les lèvres tremblantes, j'étais incapable de prononcer une seule parole. Il sourit, et la terre s'arrêta de tourner. Il me tendit ma montre et sa voix rauque à l'accent anglais résonna à mes oreilles.

- Salut Cendrillon, je suis venu te rapporter ta chaussure...

FIN